

Sommaire

I	L'état des choses	17
II	Grotesque, Absurdité et Pathologie	37
III	L'Insistance	55
IV	Destin de l'Absence	79
V	L'Imprévisible Liberté	103
VI	L'Hypothèse Crépuscule	125
VII	Rééquilibrage des systèmes	155

Des chagrins ? Il en faut beaucoup pour être heureux.

Voilà comment Jeanne remonte le moral des gens. Avec des croche-pattes, avec la douleur, elle plonge les visages dans la boue et attend la grimace. Elle cherche le sourire. Celui qu'on a bien planqué au fond de soi. Pourtant, Jeanne n'est pas philosophe, encore moins poète. Elle est prostituée. Et comme toutes les personnes qui traquent les sourires, c'est aussi une sorte de maman.

Pourquoi cet aphorisme brouillon me revient-il si subitement en mémoire ? Les souvenirs, je n'insiste pas en général, ça fait mal au ventre.

Le point commun entre ces deux soirées, c'est peut-être la bouteille de vodka qui me nargue depuis tout à l'heure. La petite sœur polonaise.

Il serait préférable que je détourne le regard, que je dilue ce dernier dans la profondeur du ciel tunisien. Juste pour la quiétude. Dans ce pays, le soleil ne se couche pas normalement. Il salue les êtres humains avec de colossales courbettes nuageuses, toutes de filaments orange et rosés. Ensuite il s'endort dans l'eau et laisse derrière lui un dôme céleste impérial, incendié de couleurs, déchiré par mille teintes.

L'hôtel est classe. Un quatre étoiles situé à cent mètres de la plage. Piscine, chaises longues, cocktails de fruits. Tranquille. En face de moi, Lucius est assis, les jambes croisées sur la table.

« Et bien ? relance-t-il. Tu préfères quoi ?

— J'en sais rien, Luc.

— Déconne pas, Mathieu, t'as forcément une préférence.

— Ah bon ? »

Il claque sa langue, l'air agacé, et se ressert un verre de vodka qu'il allège tout de suite de trois lampées bien tassées.

« Très bien, dis-je en sortant une pièce de monnaie. Pile : enterrement. Face : crémation. »

Je lance. Le disque fait des sauts périlleux.

Pile.

« Enterrement, mon vieux... Attends un peu... Pour être sûr, tu dois maintenant demander à la pièce si c'est le bon choix.

— Très bien, soupiré-je. Pile : c'est le bon choix. Face : le mauvais. »

Nouvelle projection.

Face. La seconde pièce contredit la première.

Un vacarme joyeux sort de la bouche de mon pote. Un rire, comme une détonation.

« Le hasard se fout de toi ! » s'exclame-t-il.

Silence.

« Peu importe, dans mon testament j'écirai : balancez-moi dans le cosmos.

— T'as de drôles d'idées, Mathieu. »

Je souris.

« Tant mieux... Et toi ?

— Moi je ne peux pas mourir.

— Ah, tiens.

— On n'est pas obligés de mourir. »

Mais là, ça ne passe pas. Evidemment Lucius connaît la raison de notre départ et les traits de son visage se tendent soudainement. « Je... Je suis désolé Mat... Excuse-moi, je n'y pensais plus.

— C'est pas grave... N'y pensons pas. Ça fait du bien de rire un peu. »

Le dialogue qu'on vient d'avoir ne ressemble à rien. On est saouls, on a vingt-cinq ans. Quand ces deux éléments sont réunis, le monde devient fondamentalement étrange. Alors, on a fait des tentatives : on a lâché des mots, des

idées, des constats timides sur les êtres et les choses, on a bricolé cet exercice pénible, on a largué des pensées, comme à la guerre, qui pètent au visage, n'ayons pas peur, on s'abîme. Dit autrement, on est tellement prétentieux qu'on est persuadés d'avoir des tourments. Ensuite on veut tout résoudre en discutant. Facile. Thèmes abordés en vrac : les vacances, la société occidentale, les systèmes humains, la psychanalyse, la théorie du chaos, l'utilisation de l'humour, les compétences de conversation entre hommes et femmes, bla, bla, bla. Même sur le sexe on a été sérieux. Comme si ça valait le coup.

Bref, tout ça pour arriver au théorème suivant : une idée ça va, mais deux-trois, bonjour les dégâts.

Peu importe, on bavarde.

Lucius se lève, épuisé par ses propres considérations, et fait glisser la vitre. « C'est comme ça », annonce-t-il dans un grand moment ordalique. Il est presque minuit, il ajoute : « J'en ai marre Mathieu. *Go up.* »

Je lance mes yeux dans sa direction, étonné : « Où allons-nous ? » Il ricane. « On va à la Beach Party ! Je m'habille en blanc ce soir ! »

Effectivement, un panneau publicitaire a été disposé près de la piscine pour nous avertir que le El Mouradi organise une importante soirée dansante sur la plage. Le terme « hot » était inscrit en gros dans une bulle fluorescente.

« A la Beach Party... » répète Luc, songeur, avant de disparaître dans la salle de bains.

Quelques minutes plus tard, nos pieds s'enfoncent dans le sable. Nous titubons légèrement, la gravité n'est plus ce qu'elle était.

Luc est enthousiaste, il fredonne une petite mélodie en essayant d'aligner ses pieds, ce qui semble lui causer quelques difficultés. Des torches s'agitent dans la pénom-

bre et un début de musique s'amplifie progressivement au-dessus des dunes. « Là-bas ! gueule-t-il. La Fiesta ! »

C'est à cet instant que ma tête fonctionne mal et qu'il se produit un phénomène étrange. Je n'ai qu'un murmure, une phrase qui comme beaucoup d'autres, pourrait se noyer dans l'indifférence. Mais celle-là est différente.

Je dis : « Ça n'existe pas. »

Mon ami se retourne et me dévisage. « Quoi ? »

Quelques secondes sont nécessaires avant de reconstituer la formule. Et puis encore : « Ça n'existe pas.

— Qu'est-ce qui n'existe pas ? me demande-t-il.

— La Beach Party, elle n'existe pas. »

Il se détourne de moi, l'air indifférent, l'air habitué. « Allez, arrête, Mathieu. Je vois déjà les filles se trémousser à moitié nues...

— Les filles n'existent pas non plus.

— Bien sûr. Je sais que t'as un prétexte pour flancher mais reprends-toi, bonhomme.

Il sourit. « T'as trop bu...

— L'alcool n'existe pas. »

Cette fois, il s'arrête. Il semble inquiet. « Hey ho, tu te fiches de moi ? »

Je mets un temps avant de lui répondre.

« Non. »

I
L'état des choses

« Je pense donc je nuis »

Paris, capitale de la France, ville des cafés.

Nous sommes emprisonnés à une table, Luc et moi. Nous gravitons autour d'un verre de vodka posé sur un cercle marron noyé. Un astéroïde vient nous apporter un autre verre et nous laisse croupir, enchaînés sous le soleil, enfermés dans la rue. Et comme des taulards, nous guettons. Nous guettons un événement, nous guettons un brin inspiré de conversation, nous guettons le monde. Lucius se gratte les cheveux, monte le nectar blanc jusqu'à ses lèvres, tourne un peu la tête. Moi, je veille aussi, je tourne la tête, mais de l'autre côté, je change ma jambe de position, j'essaie désespérément d'attraper la paille avec ma bouche.

Depuis tout à l'heure, un détail m'intrigue. Luc a des éclaboussures rouges sur l'avant-bras.

« Qu'est-ce que c'est ? » demandé-je.

Et tout de suite, ça fait un peu de conversation.

— Quoi ?

— Ça.

— Une chemise.

— Non, ça.

— Ça... Rien, un verre de vin renversé... »

Mais c'est du sang séché qui souille le tissu. Il ment, je me tais.

Je tente vaguement d'équilibrer une cigarette à la perpendiculaire de mon index. Elle ne tarde pas à tomber, ce qui m'afflige sans aucune raison valable.

« On y va ? » demande Lucius avec un ton parfaitement décourageant.

C'est l'une de ses phrases favorites. « On y va. »

Sauf que nous n'allons jamais nulle part.

« Où habite ta copine ? »

Mon menton désigne une direction. Ce peut être le pont des Invalides, le ciel, les égouts, que sais-je, par-là...

Nous réglons puis nous sortons du champ d'attraction de la table. Nous sommes désormais projetés dans la galaxie parisienne. Autour, le crépuscule coule doucement sur le bleu. Quelques fenêtres s'allument comme des étoiles.

Bientôt nous serons en plein dans l'univers.

Bientôt il fera noir.

* * *

L'existence n'est pas toujours quelque chose de confortable. La marche, parfois, a cette propriété singulière de générer un sentiment de pesanteur. Du vagabondage émotionnel, une sorte d'étonnement plaisant sur la vie. Mais il faut être poète pour maintenir un tel état. Sinon, on s'en sort avec un petit vertige, on capte le grand manège qui tourne au-dessus de nos têtes, on estime, sentiment à l'appui, que les choses ont une profondeur secrète et puis, brusquement, plus rien. Finalement, on retombe sur nos pattes, on n'a pas trop envie de vomir rien qu'en fixant les arbres, c'est l'absurdité qui gagne. Et c'est bien, l'absurdité. C'est bien parce que c'est tout de suite accessible.

Nous sommes jeunes, Lucius et moi, nous sommes un peu maladroits avec les idées, forcément, nous pensons qu'elles sont inoffensives. La preuve : « Combien on prend pour un meurtre ? » me demande-t-il soudainement. Il dit ça en sifflotant l'air de la *Marche funèbre*.

« Un million d'années », je réponds.

Son sourire est plein de dents. Il est 19h30, nous sommes au mois d'avril.

« Tu crois que tous les êtres humains sont potentiellement des meurtriers ? reprend-il.